L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

J. P. WEISSE & Co., Rue de Chartres No 72.

NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI MATIN, 19 SEPTEMBRE 1861.

G. P. Weisse, P. Dupour, F. Limet, V. Maxwy — Editeurs-Propriétaires.

Nouvelle-Orléans,
JEUDI MATIN, 19 SEPTEMBRE.

Nos lecteurs de l'ABEILLE sont informés que le prix des abonnements "à la campagne" a été de 25 CENTS pour les six mois. Ce prix aux porteurs.

Ventes à l'encan de ce jour.

Par H. Hennen, 45 Vieille-Levée—Chapeaux, chaussures, marchandises sèches.

Par C. E. Forstall, rue de la Bourse, entre Dauphine et Bienville—Une recherche.

Bulletin Européen.

Le *Africa*, arrivé à New-York il y a quelques jours, on a reçu des nouvelles d'Europe jusqu'au premier septembre.

Le *Globe*, organe semi-officiel du cabinet annonce que 22,500 soldats doivent être envoyés au Canada pendant le mois de septembre. Lord Monck doit remplacer Sir Edmond Head comme gouverneur-général de cette province. Des préparatifs ont une certaine importance et c'est seulement par mesure de prévention que la Grande Bretagne augmente ses forces de terre et de mer en Amérique, ces préparatifs sont prises sur une grande échelle.

Times de Londres consacrent long article à la question du coton, et il établit par des arguments irréfutables l'absolue nécessité où se trouve l'Angleterre de se procurer un approvisionnement de coton. Au premier septembre il restait plus à Liverpool que 887,000 balles de coton de provenance Américaine. Le moment est donc venu pour l'Angleterre de prendre une décision afin que les manufactures ne soient pas prises au dépourvu lorsque ce stock sera épuisé. Selon le *Times*, le gouvernement anglais donnera son appel aux marchands et aux capitalistes pour favoriser l'action de la culture du coton dans l'Inde, mais comme cette extension ne donnera pas des résultats satisfaisants, le gouvernement laissera de côté les *scrupules* quand la prospérité du pays existence de millions d'individus seront mis en jeu.

Un autre journal, le *News*, arrive à cette conclusion que la guerre en Amérique a pour objet l'abolition de l'esclavage.

Il paraît à Paris une brochure politique portant pour titre "Rome." L'auteur intime que l'empereur sera invité à choisir un souverain au moyen du suffrage universel, et dès que, si Victor Emanuel est choisi (ce qui est indubitable) il aura que le scrutin soit libre), les troupes françaises sortiront de Rome et seront remplacées par un corps national. Les régiments qui composent, en abandonnant tout—fusils, bagages—reviennent à la ville chaque jour par le temps de service est expiré et parce qu'ils avaient qu'ils ont assez de la guerre. Simultanément, ces braves gens entrent et sont reçus comme des vainqueurs, musique en tête, avec ovations, acclamations populaires, fleurs et illuminations.

Ce n'est pas qu'ils se diminuent leur retraite ; ils leur jeroute. Ils racontent à leurs concitoyens comment ils ont été battus à plate couture, et ces histoires enflamment l'imagination et excitent l'enthousiasme de leurs auditeurs. C'est là, sans aucun doute, un des traits de caractère américain. Il n'est question ni de conciliation ni d'esprit public dans le Nord qui y est plus opposé que jamais. La haine contre les leurs partie est poussée à un degré extraordinaire. Il faut même dire que les Etats Nord sont complétement oublié les motifs de la querelle—le tarif, les nègres, etc—ne voient que une chose à cœur—c'est l'honneur de la Confédération, l'inculte faire un propos de l'Union. Le Sud l'a foulé aux pieds ; en conséquence il faut subjuguer le Sud.

Le négrophilisme a toujours en une place considérable dans la querelle et n'a été que prétexte, aujourd'hui, le mot *abolition* est même plus prononcé. C'est une guerre complétement politique, une guerre de passion, et il est tellement étrange de voir un peuple si positif, si attaché à son intérêts matériels, si étranger à nos erreurs traditionnelles, ou à nos préjugés du vieux monde si vous l'aimez mieux, se battre uniquement pour un sentiment, pour un point d'honneur et presque par esprit chevaleresque, mais tout et contraste on plutôt inconséquence dans les Etats-Unis. Ils voient des centaines de millions en sachant très bien qu'on ne les emplera pas ; ils voient des soldats en sachant bien que les soldats ne viendront pas ; et, en dépit de cette disposition très pacifique ils continuent avec une inflexible obstination une guerre qui ne ruine—une guerre sans objet, car toute réunion ne peut avoir qu'une seule issue—la séparation politique du Nord et du Sud et la rupture des affaires commerciales entre eux sur le même pied que le passé. Prodigalité et avarice, enthousiasme pour la guerre, enthousiasme pour rester à la maison, fanatisme politique et réflexions froides—tel est l'incompré hensible mélange que j'ai trouvé ici."

L'*Opinion Nationale* qui avait débuté par donner aux lecteurs des tirades ultra-abolitionistes d'un exjournaliste de la Nlle Orléans commence à se rapprocher de la vérité. Les approximations de son correspondant sans être exemptes d'erreur sont assez impartiales, et l'indépendance politique du Sud ne lui paraît pas faire le moindre doute.

Rupture entre les Etats-Unis et l'Espagne.—S'il faut en croire des dépêches particulières reçues hier en ville, Lincoln aurait donné ses passeports au ministre espagnol à Washington. Nous n'avons aucun renseignement sur cette rupture diplomatique, qui donnerait nécessairement naissance à des complications d'une nature sérieuse entre les Etats-Unis et l'Espagne. Cette dernière puissance profiterait probablement de l'occasion pour remettre politiquement les Etats Confédérés, et les autres puissances européennes choisiront sans doute se moment pour intervenir, soit en proposant une médiation, soit en exigeant la levée du blocus. La position commence à se dessiner et nous croyons que d'ici au mois de novembre au approchera d'une solution.

L'Artillerie Watson.—Une dépêche télégraphique adressée par M. F. A. Hébrard Jr. à son père, et datée de Memphis, 18 courant, annonce que l'artillerie Watson, dont il fait partie, est arrivée à Memphis ce jour-là, que tous les soldats étaient enthousiasmés et pleins d'enthousiasme.

Le navire C. A. Farwell.—M. Robert Jump, l'acquéreur de 13,16mes du navire *C. A. Farwell*, vendu le 7 septembre par le marshal des Etats Confédérés, avait offert en paiement de solder une reconnaissance du quartier-maître de l'armée et du commodore commandant la marine, établissant le montant d'une créance contre le gouvernement. Le marshal n'étant pas autorisé à recevoir cette reconnaissance en paiement, annonça que le navire serait mis de nouveau aux enchères. Il a plus tard reçu du gouvernement l'autorisation d'accepter la reconnaissance et il a conséquemment livré le *C. A. Farwell* à l'acquéreur.

☞ M. M. S. Hodrick, 97 rue du Canal, dans un avis sur public inséré plus loin, établit les motifs qui ont déterminé la plainte portée contre lui et explique la conduite qu'il a cru devoir tenir.

Billets d'omnibus.—On nous prie d'annoncer que dorénavant les conducteurs d'omnibus sur les chemins de fer de la ville délivreront des paquets de dix billets pour 50 cents. Cette mesure a été prise pour éviter l'inconvénience qui résulte de la rareté de la petite monnaie.

Théatre de l'Opéra.—Les Tirailleurs d'Orléans donnent ce soir, dans la salle de la rue Bourbon, une représentation extraordinaire au bénéfice des volontaires louisianais qui sont en siége de la guerre. Le spectacle se compose des *Bourrus des Crêtes*, vaudeville en trois actes ; de l'amazodoine, prologue de *Jean*, drame en cinq actes et en vers ; de L. P. Cassagne et de *Trente-sept-Cheveux*, opéra bouffe en 1 acte.

Nous avons donné que le public s'empressera de répondre à l'appel fait à un patriotique pal les Tirailleurs, sous une forme d'hilarante campagne.

Par le Télégraphe.

DEPÊCHES TRANSMISES A L'ABEILLE

(DÉPÊCHES DE SUITE.)

Nouvelles importantes de la Virginie.—Retraite du général Lee et Wise.—Le général Floyd—Idée de l'armée du N. O.—Le général Beauregard.

Richmond, 18 sept.—Des dépêches reçues ici annoncent que le général Lee a fait prisonnier le général Reynolds (de l'armée des E.-U.) à un endroit nommé Sayple, à 19 milles de Cheat Mountain. On avait que le général Reynolds et un autre étaient en reconnaissance.

Un manager de Reynolds a été fait prisonnier, pendant qu'il portait à Beauneaux, une lettre lui annonçant que les Fédéraux étaient au nombre de 4,000 à Cheat Mountain, qu'ils n'avaient plus que pour un jour de provisions et avaient besoin de prompte secours.

Les troupes des Etats Unis de Cheat Mountain comptent 4,000 hommes et il est probable qu'à l'heure où nous écrivons ces lignes, ils ont été faits prisonniers.

Wise et Floyd étaient dans la Virginie Occidentale sous une position très compromise.

Une autre version qui circule, dit que le général Wise a récemment rencontré un détachement de deux hommes en reconnaissance, mais que il a fait 8 prisonniers.

Nous donnons le tout comme nous l'avons reçu.

Une nouvelle expédition projetée.

Norfolk, 19 sept.—Le *Minnesota*, le *Wabash*, le *Potomac*, une corvette et huit bateaux armés en guerre sont actuellement à l'ancre dans la rade de Hampton Roads.

Nouvelles du Kentucky.—Les Confédérés en possession d'Hindsboro.—Les Kentuckiens en salut.—Il est autour du drapeau du Sud.—Mouvement marchant à leur rencontre.—Probabilité d'un combat à Muldrow's Hill.

Nous devons beaucoup de renseignements aux opérateurs du télégraphe à Memphis et à la Nlle Orléans pour les nouvelles importantes et pleines d'intérêt qu'ils nous donnent du Kentucky. Voici ces nouvelles :

Memphis, 18 sept.—Nous apprenons que nos braves soldats sont en possession d'Elizabethtown, à 45 milles au-nord de Louisville, ainsi que de la ligne télégraphique et du chemin de fer de Louisville et de Nashville, en même temps que d'une grande quantité de chars et matériel de chemin de fer. Ceux campagnes se sont ralliées autour de notre drapeau à cet endroit.

Les sans culottes de Rousseau ont quitté Louisville ce matin, pour venir au devant de nos troupes. Les deux armées marchent à grande journée pour arriver à s'emparer de Muldrow's Hill, position très forte à ce qu'il paraît.

Comme on suppose que les deux armées ne sont à pas près à une égale distance, on s'attend à du nouveau d'ici à 24 heures.

Ensemble du mouvement en avant de la rivière aux Chiens (Dog River).

Mobile, 18 sept.—Le moulin à coton de la rivière aux Chiens a pris fen accidentellement et a été entièrement consumé par les flammes. La perte est évaluée à $100,000, sur lesquels il y avait assurance pour $3,000.

Mesures prises par les banques.—La banque d'Etat de la Louisiane a prix la résolution d'émettre des billets de un, deux, et trois dollars jusqu'à concurrence de $250,000. Les plaques sont déjà gravées et les billets seront sous peu prêts à être mis en circulation. Nous apprenons que la banque de la Louisiane doit adopter la même mesure.

Cette émission remédiera en grande partie au manque momentané de monnaie. Il y a plus de monnaie d'argent qu'il n'en faut et les détaillants qui en reçoivent d'ordinaire au soir et qui refusent de changer un seul billet commettent un acte blamable et qui mérite d'être signalé au public. Il suffit d'un peu de bonne volonté de la part de chacun pour sortir d'un embarras qui ne provient que d'une panique ridicule en de spéculations méprisables sur les picaillons.

Effets de la guerre.—Un correspondant écrit de Washington au *Baltimore Sun* :

L'étendue et la grandeur de la guerre commencent à se développer, à l'heure actuelle. Les affaires ne se traitent plus avec la même indifférence.

Quelques unes des grandes maisons d'importation de New-York liquident leurs affaires, convaincues qu'elles ne peuvent les continuer avec profit. Elles vont emporter hors du pays les richesses qu'elles ont accumulées pendant les vingt dernières années de prospérité. Une seule maison emporte dix à quinze millions de capital, et tant qu'il lui fait des affaires sur une plus petite échelle s'en vont aussi chercher la sécurité dans les pays d'où ils avaient été invités à sortir par notre prospérité primitive.

Les Canadas et autres provinces anglaises de l'Amérique du Nord gagneront probablement en commerce et en population par la commotion civile et commerciale qui s'est produite dans les E.-U. Il en résulte que ces provinces doivent être plus satisfaites de leurs propres institutions qui sont au moins stables. Un grand nombre d'Américains ont été et continueront à aller accroître leur population à cause des troubles actuels et futurs qui menacent ceux qui restent. On remarquera aussi que le gouvernement anglais envoie, par précaution, de nouvelles troupes pour occuper les forts sur la frontière américaine. L'objet de cette mesure est, sans doute de préserver la neutralité et de protéger la tranquillité du Canada.

Lettre de Lincoln à Fremont—Les journaux de Memphis contiennent la dépêche suivante :

Washington, 14 sept.—Le président a envoyé le 12 courant, une lettre au général Frémont au sujet de la proclamation lancée par ce dernier. Il lui dit : présumant qu'étant sur les lieux vous pourriez mieux juger des nécessité de votre position que je ne le pourrais à cette distance, je vous voyant votre proclamation du 30 août j'y aperçus plusieurs objections, particulièrement à propos des clauses relatives à la confiscation des propriétés et à la libération des esclaves. L'objection est dirigée non conformité des dites clauses avec l'acte du Congrès. Le 8 août je vous écrivis exprimant le désir que la clause fût modifiée. Votre réponse m'indique que vous préférez que je vous envoie un ordre après coup cette modification, ce à quoi j'acquiesce cordialement.

Il est en conséquence ordonné que la dite clause soit modifiée et arrangée de façon à être conforme aux dispositions de l'acte du Congrès, intitulé un acte pour confisquer les propriétés employées à aider l'insurrection, et non à entraverser ces dispositions, et il est ordonné que le dit acte soit publié en entier avec cet ordre.

[Signé] A. Lincoln.

Loterie du Pastel de M. E. Cigeri—On nous prie de rappeler que c'est ce soir, à 5 heures, que se tire cette loterie, chez L. Galland, 91, rue Royale, entre Conti et St Louis.

CHRONIQUE LOCALE.

Compagnie de Réserve de l'Artillerie d'Orléans.—Il y aura exercice général pour toute la compagnie demain vendredi, à l'heure habituelle. Les membres sont priés d'être ponctuels.

Le Bataillon des diverses compagnies de Bataillon d'Artillerie d'Orléans, la compagnie de Réserve reçu en charge les pièces du Bataillon, et on doit lui envoyer prochainement de Baton-Rouge deux autres pièces de campagne. Comme les cadres de la compagnie se sont complétés conséquemment, nous ne connaissons que ne fait partie d'aucun corps de volontaires se joindre à cette réserve. Nous savons bientôt une centaine de canons pour la défense de la ville ; il n'agit de faire des artilleurs pour les servir. Nous pensons qu'il serait facile d'augmenter considérablement l'effectif de la réserve du Bataillon d'Orléans et de le porter à deux ou trois compagnies, de façon à assurer le service des pièces du Bataillon.

Vols commis à la poste.—Arrestation d'un voleur.

Depuis plusieurs mois d'importantes maisons de commerce se plaignent de vols commis à leur préjudice dans les bureaux de la poste. Des lettres contenant des valeurs étaient régulièrement ouvertes, et malgré tous les efforts de la police, le voleur avait pu rester inconnu. Le journal religieux qui se publie en cette ville se sa le nom de *Christian Advocate* était surtout l'objet de vexations et persévérance de l'audacieux inconnu.

Les officiers de la poste de jour résolurent d'en avoir le cœur net. Voyant que le *Christian Advocate*, à raison des nombreux envois d'argent que lui font ses abonnés de dehors, était une des proies favorites de l'inconnu, ils imaginèrent d'envoyer à une personne de mobile, un faux billet de banque de Georgetown, Caroline du Sud, portant une somme de cinq cents en lettres envelopp, pe et de l'adresser au *Christian Advocate*, à la Nlle-Orléans. Puis ils allèrent chez tous les colporteurs les prier de bien prendre le signalement de quiconque prétendrait en obtenir le billet.

Le billet adressé parvint ici hier matin par la poste et trouva place dans la boîte du *Christian Advocate*. Notre homme ne manque pas de venir réclamer les lettres, et pourtant à tromper la vigilance des officiers, il put les emporter sans être remarqué. Mais il ne put emporter le billet. C'est là que devait échouer la prudence du voleur. Il ne présente dans la matinée qu'à peine John Wood, chargé, au nom des rues Commerce et de Camp, et demande le change de son billet. Il lui fut répondu de repasser demain, et qu'il serait fait droit à sa demande. Il n'en alla fort alerte et se promenant de travers le boulevard. Tout aussitôt on envoyé donner un signalement aux officiers de la police secrète, qui, après avoir vainement parcouru la ville l'aperçurent enfin rue du Camp, où ils avaient le reconnaître au signalement. L'un d'eux alla à lui et lui dit : "Mon ami, vous avez un billet de cinq dollars, comment vu ? Le bonnet vacant que l'inconnu l'appelait Charley. C'était un jeune homme de fort bonne mine, ayant toute l'apparence d'un y réussi gentilhomme. Surtout dont appeler par son nom, il prit le mais qu'on lui tendait.

Charley, le voulant vous redonnant ce billet de vingt dollars.—Quel billet ? dit le jeune homme en pâlissant.—Mais oui billet de 5$ que vous avez mis cette matin à la poste ! —Le jeune homme changeant à par ce Hippolytre et essaya de fuir. Mais les officiers l'arrêtèrent immédiat et le conduisirent en prison, où il a tout avoué.

Il est en outre fait plusieurs bonnes cité Rochette, tout aussi de confiance de L. Lonsdale, Cie, rue du Canal. Après Pierre dernier, les officiers en prétendent : non M. Lonsdale, Cie, et demandèrent s'ils n'étaient pas pour connaître M. Charles Rochette. Le chef de la maison répondit que oui. Les officiers le prièrent de venir, il vint en tout, le vole le fidèle employé.—C'est lui-là, il n'est pas en bas. Mais on pétendu-Pierre, et pourquoi ? Sir Charles Rochette, étonné demandé. Et alors bouleversé un grand désespoir, et il avoua tout.

Mais après réflexion, le représentant de la maison Lonsdale ne peut s'empêcher de remarquer que le jeune homme en question Rochette. La Lonsdale, Cie le prétendu, et que depuis quelque temps il a vu cet dit sous tout il fit même ouvrage 0,000 à 0,000 de bijoux dans les marchés leur confiant pas.

Le Sérédien Atlantic dans lui parler une chose à peu près égale.

Maintenant, qui peut savoir combien de négociants auront en bonne fête de nos spéculateurs consciencieux ?

Les officiers qui ont mené cette affaire à si bonne fin, sont le lieutenant Boylan et l'officier Miller, agents de la police.

Aspirant de monstre.—Interrogatoire d'Esteban Paredes, accusé d'avoir tué Sarah McCormack.—Esteban Paredes, mineur connu sous le nom de M. Peter, qui tient un salon d'huîtres dans la rue Bourgogne, No 97, a été traduit hier devant M. Gentinel, sous prévention d'avoir tué en mai dernier, Sarah McCormack, dont nous avons annoncé le lamentable histoire.

MM. M andivent et Hunt étaient chargés de la défense.

Le coroner a déclaré que dans le certificat qu'il donne après l'autopsie, la mort était attribuée à une fièvre puerpérale causée par une fausse couche qui, elle-même, avait été causée par les coups que la femme avait reçus.

—Les docteurs Bordo et Sarstedley ont déclaré que Sarah est morte d'une fièvre puerpérale qui pouvait être le résultat de coups ou de chûtes, mais ils n'ont rien trouvé sur le cadavre assez de marques de violence pour amener la mort.

Le Dr F. Marion Lothaer, qui soigna la jeune femme et qui en celle-ci fit appeler le 7 septembre, a dit qu'elle était bien en jour-là autant qu'il put en juger et pensait pouvoir se tenir le lendemain ou le surlendemain ; il lui recommanda de n'en rien faire. A sept heures du matin, il fut mandé auprès de la malade qui semblait alors agitée, inquiète, et se plaignit de douleurs à la tête et à l'estomac. Mais avait des mouvements près des yeux, mais la témoin ne crutt pas que ces mouvements étaient le comme d'a vives douleurs que Sarah paraissait éprouver. Le Dr la vit trois fois ce lendemain, la première fois à 8 heures ; elle ne souffrait pas autant que la veille. Elle avait une forte constitution et les femmes comme elle, ne souffrent pas extrêmement au moindre des cahots moindre, mais c'est possible. Sarah est morte d'une fièvre puerpérale. Le docteur n'a été appelé qu'après Pierrouch mort.

Mme Dale Leclerc, sage-femme, a déclaré que le jour de Pierrouch mort la défunte avait blessure. Le lendemain soir, elle avait le délire et Mme Leclerc vit qu'elle avait dû quitter le lit, car elle était habillée, lui recommanda d'être prudente ; Sarah répondit qu'elle ne s'inquiétait pas de cela. Mme Leclerc avait que Pierrouch mort, qu'elle avait reçu un coup de pied.

Mme Leclerc ajoute que Sarah a dit à son mari, n'a répondu aux questions qui lui ont été adressées par le magistrat, et la nature d'un serment, et les conséquences d'un mensonge, et ce qu'en entend par mensonge. Elle n'a pas pu dire son âge, et elle demeurait en ce lieu avec deux hommes.

Chacun se plaça en silence, la curiosité et l'étonnement dominaient les autres sensations. Après une première minute, le greffier de la cour discipline et la gaîté commença à poindre ; on but les meilleurs vins, les têtes se montèrent, et, au dessert, un des témoins de M. de T..... se leva le verre en main, pour, en manière de toast, il adressa à leur hôte une question très directe sur le motif de leur réunion, en le priant d'y répondre sans tarder davantage. Le baron se leva à son tour ; il n'était beaucoup ménagé pendant le repas et conservait toute son sang-froid.

—Je conçois votre surprise, messieurs ; je ne vous ai point convoqués pour un dont inutile et ridicule, vous n'en doutez pas, et je vous dois explication de ma conduite. Mais, avant de l'exposer les excuses de M. H....., et, bien loin de lui en vouloir, je le remercie, car je lui devrai tous mon bonheur. Vous savez tous ce qui s'est passé hier, vous connaissez ma fiancée, Mme de T..., avait choisies ; grâce à cet événement, mes yeux se sont ouverts. J'ai compris qu'il y avait un meilleur usage à faire de sa fortune que de la dépenser en compagnes orgies, qu'il n'est pas nécessaire de la mettre à la mode pour qu'elle soit aimée, et nous réglerons les choses, selon qu'il le faudra pour la satisfaction de chacun. Mais, messieurs, nous avons besoin de repos, et nous nous reverrons à l'heure convenue.

Il monta dans une voiture qui passait, et se fit conduire à son hôtel : il s'enferma dans son appartement, et, quand on lui demandait si on vous s'il y dormait ou s'il y couchait. Contre l'ordinaire, il annonça qu'il dînerait chez lui et fit demander à un femme si elle voulait l'accompagner au spectacle. Le baronne s'aperçut d'abord que le mari était plus gai que de coutume, mais, n'y pouvant résister, il préférait l'accompagner ; leur présence empêcherait peut-être un scandale. Le baron avait raison : tout cela sentait l'aventure d'une lieue, les grandes dames n'ayant pas l'habitude de courir mystérieusement les rues à huit heures du matin, pour faire des visites de convenance.

La baronne marchait vite sans regarder derrière elle ; ils parlaient peu, et, bien qu'il n'en fût point semblant le mari était évidemment in quiet et devait rouler dans sa tête quelque projet sinistre. Ils atteient ainsi jusqu'à la rue du Quinlier. La baronne entra dans une maison de très pauvre apparence. M. de T..... fit de plaisanterie amère sur l'aspect de cette tour de Neele : "Ma femme a là un singulier nid d'amour," dit-il.

Il n'y avait point de portier, bien entendu, et l'escalier était si sombre qu'il fallait en avoir l'habitude pour ne pas trébucher à chaque pas. Mme de T..... montait sans hésitation, légère comme une sylphide.

—Il paraît qu'elle y vient souvent, murmura le jaloux, car elle connaît les êtres.

Ils gravirent ainsi jusqu'au troisième étage, où ils rencontrèrent une porte ouverte et se fermer ; le baron parut décidé à tout ; son compagnon commençait encore, mais en vain, de la raisonner. Il leur déclara qu'il voulait tout savoir, qu'il n'était pas venu jusque là pour s'en retourner avec des soupçons, et qu'il allait jeter la porte en dedans, si on faisait la moindre difficulté de lui ouvrir.

Il frappa un coup violent, et presque tout de suite un homme d'apparence, en tout bien, quoique jeune et d'une physionomie intelligente, parut devant lui.

—Que voulez vous, messieurs, demanda-t-il, venez vous pour cette année ? Ce n'est pas la peine d'ouvrir vos cœurs, vous en avez, vous et je vais vous le remettre ; je vous en supplie, allez pas plus loin, ma femme est accouchée cette nuit, et vous lui feriez une révélation inutile.

Pendant qu'ils parlaient, les jeunes gens avaient aperçu à travers la porte entrebâillée, une jeune femme à cheveux d'or pâle et maigre, occupée dans un coin, un grabat où gisait une femme souffrante ; à côté d'elle, comme un ange protecteur, la baronne vidait un vase rempli de terre et en tirait un nouveau-né qui vagissait et l'accouchée Elle tournait le dos heureusement ; et, toute à ses pieuses occupations, elle ne songeait point à ce qui se passait derrière elle. Son mari, plein d'émotion de ces belles paroles, quelques paroles pour rassurer le pauvre homme les mots et tirant de ses poches tout ce qu'il avait d'argent, il le lui donna en le mettre de descendre l'escalier plus vite qu'il ne l'avait monté, certainement honteux de son soupçon et de ses paroles, et